

Extrait du El Correo

<http://www.elcorreo.eu.org/Reflexions-de-Fidel-Non-Mr-Bush-on-ne-tue-pas-les-idees>

Réflexions de Fidel : Non Mr Bush, on ne tue pas les idées !

- Réflexions et travaux -

Date de mise en ligne : lundi 28 mai 2007

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

Voilà quelques jours, analysant les dépenses qu'entraînait la construction de trois sous-marins de la classe **Astute** (Voir : [Astute, le sous-marin anglais ...](#)), j'avais affirmé « qu'avec une somme pareille on pourrait former 75.000 médecins en mesure de soigner 150 millions de personnes, à supposer que le coût de la formation d'un médecin au Royaume-Uni soit le tiers de ce qu'elle vaut aux Etats-Unis ».

Je me demande maintenant, en faisant le même calcul, combien on pourrait diplômer de médecins avec les cent milliards de dollars que tomberont dans les mains de Bush rien qu'en une année pour continuer de semer le deuil dans les foyers iraqiens et étasuniens.

Réponse : 999.990 médecins, en mesure de soigner deux milliards de personnes ne recevant aucun service médical.

Plus de 600.000 personnes ont perdu la vie en Iraq et plus de deux millions ont été contraintes d'émigrer depuis l'invasion étasunienne.

Aux Etats-Unis mêmes, environ 50 millions de personne n'ont pas d'assurance-maladie. La loi d'airain du marché régit la prestation de ce service vital, dont les tarifs sont devenus inaccessibles pour bien des gens même dans les pays développés. Les services médicaux apportent du Produit intérieur brut à l'économie étasunienne, certes, mais pas de conscience à ceux qui les prêtent ni de tranquillité à ceux qui les reçoivent.

Les pays à moindre développement et avec un éventail plus large des maladies, disposent de moins de médecins : 1 pour 5 000 habitants, ou 10 000 ou 15 000 ou 20 000 ou plus. Quand apparaissent de nouvelles maladies à transmission sexuelle, tel le sida qui a privé de la vie en vingt ans à peine des millions de personnes, ce sont des dizaines de millions d'êtres humains qui en souffrent, dont de nombreuses mères et de nombreux enfants, des maladies pour lesquelles il existe déjà des palliatifs, mais à un coût de traitement pouvant atteindre 5 000 ou 10 000, voire 15 000 dollars par personne et par an. Ce sont des montants irréels pour la grande majorité des pays du tiers-monde. Les rares hôpitaux publics sont bondés de malades qui meurent entassés tels des animaux sous les coups d'une épidémie soudaine.

Ces réalités, si l'on voulait bien y réfléchir, pourraient peut-être aider à mieux faire comprendre l'ampleur de la tragédie. Il ne s'agit pas d'une pub qui nécessite tant d'argent et de technologie. Ajoutez à cela la faim que souffrent des millions d'être humains, ajoutez-y l'idée de convertir les aliments en carburants, cherchez-y un symbole, et vous aurez pour réponse : George W. Bush.

Interrogé récemment par une personnalité importante au sujet de sa politique envers Cuba, il a répondu : « Je suis un président de ligne dure et tout ce que j'attends, c'est la mort de Castro. » Les souhaits d'un si puissant monsieur ne constituent pas un privilège. Je ne suis pas le premier ni ne serais le dernier que Bush a ordonné de priver de la vie, ou de ceux qu'il se propose de continuer de tuer d'une manière individuelle ou massive.

« Les idées, on ne les tue pas ! », s'était écrié avec force Sarría, un lieutenant noir dirigeant la patrouille de l'armée de Batista qui nous avait fait prisonniers après notre tentative de prendre la caserne Moncada quand trois de nous dormions dans une petite cahute de montagne, épuisés après les efforts que nous avons consentis pour briser l'encerclement. Les soldats, pleins de haine et d'adrénaline, me visaient, sans m'avoir encore identifié. « Les idées, ça ne s'abat pas ! », continuait de répéter, presque à voix basse, telle une psalmodie, le lieutenant noir.

Cette splendide phrase, je vous la dédie, monsieur W. Bush.

La Havane, Le 28 mai 2007